

Cornelius Ryan
Le jour le plus long



Sommaire

À PROPOS DE L'AUTEUR 4

INTRODUCTION 9

PRÉFACE, MARDI 6 JUIN 1944 19

Première partie
L'attente 20

Deuxième partie
La nuit 102

Troisième partie
Le jour 172

A NOTE ON CASUALTIES 275

ACKNOWLEDGMENTS TO THE FIRST EDITION 277

D-DAY VETERANS: POST-WAR CAREERS 280

SELECT BIBLIOGRAPHY 295

INDEX 298

CREDITS 304



Ci-dessus : Le maréchal Erwin Rommel inspecte une partie du mur de l'Atlantique quatre mois avant le jour J. Il se rendait souvent sur les défenses en Normandie, craignant un débarquement allié.

Première partie

L'attente



Dans l'aube moite de juin,
le village était silencieux.

1

L S'APPELAIT LA ROCHE-GUYON et sommeillait depuis près de douze siècles dans une boucle de la Seine, à peu près à mi-chemin de Paris et de la Normandie. Pendant des années, ce n'avait été qu'un village que l'on traversait. Sa seule curiosité était son château, berceau des ducs de La Rochefoucauld. Et ce fut ce château, perché sur un piton rocheux au-dessus du village, sur un arrière-plan de falaises, qui mit fin à la paisible existence de La Roche-Guyon.

En ce matin grisâtre, le château dominait, ses murailles de pierre luisantes d'humidité. Six heures allaient sonner, mais rien ne bougeait encore dans les deux grandes cours pavées. Au-delà des grilles, la route nationale s'étirait, large et déserte, et dans le village les contrevents des maisons aux tuiles rouges restaient fermés.

La Roche-Guyon était calme — si calme qu'il paraissait abandonné. Pourtant ce silence était un leurre. Derrière les volets clos, des gens attendaient qu'une cloche tintât. À 6 heures juste, la cloche de Saint-Samson, une chapelle du xv^e siècle attenante au château, sonnerait l'angélus. En temps de paix, la voix de bronze avait une signification très simple — les villageois de La Roche-Guyon se signaient et murmuraient une prière. Depuis déjà longtemps, l'angélus ne lançait plus seulement un appel à la méditation. Ce matin-là, la cloche marquerait la fin du couvre-feu et le début du mille quatre cent cinquante et unième jour de l'occupation allemande.

Des sentinelles s'apercevaient partout. Emmitouffées dans leurs capes de camouflage, elles montaient la garde aux deux grilles du château, aux barrières dressées à chaque extrémité du village, dans des guérites adossées aux falaises crayeuses et dans les ruines croulantes d'un antique donjon, dominant le château. De là-haut, les mitrailleurs pouvaient voir tout ce qui se passait dans le village le plus occupé de toute la France occupée.

Derrière sa façade pastorale, La Roche-Guyon était en réalité une prison car, pour chacun des cinq cent quarante-trois habitants de l'agglomération et de la campagne environnante, il y avait plus de trois soldats allemands. L'un de ces soldats n'était autre que le feld-maréchal Erwin Rommel, commandant en chef du groupe d'armées B, la plus puissante force dont l'Allemagne disposa à l'Occident. Il avait établi son quartier général au château de La Roche-Guyon.

En cette cinquième et cruciale année de la Seconde Guerre mondiale, un Rommel tendu, presque désespéré, s'appêtait à diriger la plus terrible bataille de sa carrière. Sous son commandement, plus d'un demi-million d'hommes tenaient le mur de l'Atlantique, défendant près de quinze cents kilomètres de côtes, depuis les digues de Hollande jusqu'aux grèves les plus méridionales de Bretagne. La 15^e armée, son unité la plus importante, était massée devant le Pas-de-Calais, au point le plus resserré entre la France et l'Angleterre.

Nuit après nuit, les bombardiers alliés pilonnaient la région. Les vétérans de la 15^e armée, aux nerfs usés par ces attaques incessantes, plaisantaient amèrement en répétant que la 7^e armée,

cantonnée en Normandie, occupait un secteur de tout repos où elle n'était pour ainsi dire jamais bombardée.

Depuis des mois, retranchées derrière une inextricable jungle de défenses bétonnées et de champs de mines, les troupes de Rommel attendaient. Mais aucun navire ne venait labourer les eaux bleu grisâtre de la Manche. Il ne se passait rien. À La Roche-Guyon, en cette matinée paisible et brumeuse de dimanche, rien ne laissait soupçonner un débarquement prochain. C'était le 4 juin 1944.

2



DANS LE SALON DU REZ-DE-CHAUSSÉE qui lui servait de bureau, Rommel se trouvait seul. Assis derrière un grand bureau Renaissance, il travaillait à la lumière d'une unique lampe. La pièce était vaste, haute de plafond. Une tapisserie des Gobelins aux tons passés recouvrait un des murs. Sur un autre, la figure altière du duc François de La Rochefoucauld — l'auteur des *Maximes* — toisait le monde du haut de son lourd cadre doré. Il y avait quelques fauteuils sur le parquet ciré, d'épais rideaux aux fenêtres, peu d'autres meubles.

Rien surtout de Rommel, que sa personne ; pas de photos de sa femme Lucie-Maria, ni de son fils de 15 ans, Manfred. Pas de souvenirs des victoires remportées dans les déserts d'Afrique, même pas le somptueux bâton de feld-maréchal qu'Hitler lui avait remis avec enthousiasme en 1942. (Rommel n'avait manié qu'une fois ce lourd bâton d'or, long de trente-cinq centimètres, recouvert de velours rouge, constellé d'aigles dorées et de croix gammées en émail noir, le jour où il l'avait reçu.) Il n'y avait même pas de cartes indiquant l'emplacement de ses troupes. Le légendaire « Renard du Désert » demeurait aussi mystérieux et lointain que jamais ; sorti de la pièce il n'y aurait pas laissé la moindre trace de son passage.

À 51 ans, Rommel paraissait plus vieux que son âge, mais il restait infatigable. Jamais personne, au groupe

d'armées B, ne l'avait vu dormir plus de cinq heures. Ce matin-là, comme d'habitude, il s'était levé avant 4 heures. Et maintenant, lui aussi, il attendait impatiemment 6 heures. Il déjeunerait alors avec son état-major, puis partirait pour l'Allemagne.

Ce serait sa première permission, depuis des mois. Il partirait en voiture. Hitler avait formellement interdit à ses officiers généraux de prendre l'avion, à moins que ce ne fût « un appareil trimoteur... et toujours escorté de chasseurs ». Rommel n'aimait d'ailleurs pas l'avion ; il mettrait huit heures pour gagner Herrlingen, près d'Ulm, dans sa Horch décapotable noire.

Cette permission, il l'attendait avec impatience, mais ne s'était pas décidé sans peine à la prendre. Rommel portait sur ses épaules l'énorme responsabilité de repousser l'attaque alliée, où et quand elle aurait lieu. Le Troisième Reich d'Hitler courait de désastre en catastrophe ; jour et nuit, des milliers d'avions alliés pilonnaient l'Allemagne, les forces russes envahissaient la Pologne, les armées alliées étaient aux portes de Rome — sur tous les fronts, la Wehrmacht, naguère si puissante, cédait du terrain, décimée. L'Allemagne était encore loin d'être vaincue, mais le débarquement allié déciderait de l'issue de la guerre. L'avenir de l'Allemagne allait se jouer, nul ne le savait mieux que Rommel.

Et cependant, ce matin-là, il s'apprêtait à rentrer chez lui. Depuis des mois, il rêvait de passer en Allemagne les premiers jours de juin. De nombreuses raisons le poussaient à croire qu'il pouvait alors s'absenter et, bien qu'il eût rougi de l'avouer, il se sentait un grand besoin de repos. Quelques jours plus tôt, il avait téléphoné à son supérieur, le vieux feld-maréchal Gerd von Rundstedt, commandant en chef des armées de l'Ouest, pour lui demander l'autorisation, aussitôt accordée, de faire ce voyage. Il avait ensuite effectué une visite de courtoisie à Saint-Germain-en-Laye, quartier général de von Rundstedt, pour prendre congé. Von Rundstedt et son chef d'état-major, le général Günther Blumentritt, s'étonnèrent de la mine de Rommel. Blumentritt devait rappeler par la suite qu'il avait trouvé Rommel « las et tendu... un homme

qui avait sérieusement besoin de passer quelques jours chez lui, avec les siens ».

Rommel était effectivement las et tendu. Depuis le jour où il avait mis le pied en France, vers la fin de 1943, la question de la date et du lieu de l'éventuel débarquement allié constituait un fardeau accablant. Comme tous ceux qui veillaient sur le front de l'invasion, il avait vécu un long cauchemar hâtant. Jour et nuit, à toute heure, il cherchait à percer les intentions des Alliés — comment lanceraient-ils leur attaque... où tenteraient-ils de débarquer et, surtout, quand ?

Un seul être au monde connaissait l'étendue de cette épreuve. Rommel ne se confiait qu'à sa femme, Lucie-Maria. En moins de quatre mois, il lui avait écrit plus de quarante lettres et, dans presque toutes, il formulait une idée sur la prochaine attaque.

Le 30 mars, il écrivait :

« Le mois de mars touche à sa fin et les Anglo-Américains n'amorcent pas leur attaque... Je commence à croire qu'ils perdent confiance. »

Le 6 avril :

« Ici, la tension monte de jour en jour... J'ai idée que quelques semaines seulement nous séparent des événements décisifs... »

Le 26 avril :

« En Angleterre, le moral est très bas... les grèves se succèdent, aux cris de "À bas Churchill et les Juifs", on réclame la paix de plus en plus fort. Ce sont de bien mauvais auspices pour lancer une offensive. »

Le 27 avril :

« Les Britanniques et les Américains, semble-t-il, ne vont pas nous faire la grâce de venir dans un proche avenir. »



Le 6 mai :

« Toujours aucun signe des Britanniques ni des Américains... Chaque jour, chaque semaine... nous devenons plus forts... J'attends la bataille avec confiance. Le 15 mai, peut-être, ou à la fin du mois... »

Le 15 mai :

« Je ne puis plus me permettre d'importantes tournées (d'inspection)... parce que personne ne sait quand l'invasion peut avoir lieu. Il ne nous reste plus que quelques semaines, je crois, avant que les choses ne commencent à bouger, ici dans l'ouest. »

Le 19 mai :

« J'espère pouvoir avancer un peu mes projets... (mais) je me demande si je pourrai distraire quelques jours en juin. Pour le moment, il n'en est pas question. »

Il en fut tout de même question. La décision de partir en permission fut avant tout motivée par l'idée qu'il se faisait des intentions alliées. Il avait alors devant lui le rapport hebdomadaire du groupe d'armées B. Ces appréciations, méticuleusement établies, seraient expédiées à midi au quartier général de von Rundstedt ou plutôt, comme on disait dans le jargon militaire, à l'OB-West (*Oberbefehlshaber West*). De là, après quelques rajouts et fioritures, le rapport serait joint à l'exposé général des théâtres d'opérations et envoyé au quartier général d'Hitler, à l'OKW (*Oberkommando der Wehrmacht*).

Dans ce rapport, Rommel annonçait que les Alliés avaient atteint un « très haut degré de préparation », et qu'il y avait un « net accroissement des messages destinés à la Résistance française ». Mais, ajoutait-il, « si j'en crois de précédentes expériences, cela n'indique pas qu'un débarquement soit imminent ».

Pour une fois, Rommel se trompait.



DANS LE BUREAU DU CHEF D'ÉTAT-MAJOR, situé au bout du couloir, le capitaine Hellmuth Lang, trente-six ans, aide de camp de Rommel, prit le rapport quotidien. C'était toujours son premier geste matinal. Rommel aimait recevoir ce rapport de bonne heure, afin de pouvoir en discuter avec son état-major au petit déjeuner. Mais ce matin-là, il n'y avait pas grand-chose ; le front de l'Atlantique demeurerait calme, à part les bombardements constants dans la région du Pas-de-Calais. On n'en pouvait plus douter : sans tenir compte des autres indications, ce pilonnage monstrueux montrait bien que c'était dans cette région que les Alliés choisiraient de lancer leur offensive. S'ils comptaient débarquer, ce serait là. Presque tout le monde en paraissait persuadé.

Lang consulta sa montre : six heures moins quelques minutes. Ils partiraient à 7 heures juste et feraient une bonne moyenne. Il n'y aurait pas d'escorte, rien que deux voitures, celle de Rommel et celle du colonel Hans George von Tempelhof, chef du bureau des opérations du groupe

d'armées B, qui devait les accompagner. Comme d'habitude, les divers gouverneurs militaires des régions qu'ils devaient traverser n'avaient pas été prévenus du passage du feld-maréchal. Rommel préférait cela : il avait horreur d'être retardé par les simagrées protocolaires, les claquements de talons des commandants de secteurs et les escortes de motocyclistes à l'entrée et à la sortie des villes. Donc, avec un peu de chance, ils atteindraient facilement Ulm vers 3 heures.

Un problème se posait en permanence, celui du déjeuner du feld-maréchal. Rommel ne fumait pas, buvait rarement et songeait si peu à la nourriture qu'il lui arrivait d'oublier de manger. Bien souvent, en vérifiant avec Lang les préparatifs d'un long voyage, Rommel barrait d'un trait de crayon le menu proposé et inscrivait en grosses lettres noires : *À prendre à la*

À GAUCHE : Le maréchal Rommel portant la croix de chevalier de la Croix de fer. En tant que chef du groupe d'armées B dès décembre 1943, il plaidait en faveur d'attaques de *panzers* associées à des défenses fixes fortes pour contenir tout débarquement allié.



CI-DESSUS : Un observateur allemand guette des signes de préparatifs militaires alliés sur la Manche. Malgré ces précautions, la Wehrmacht n'arrivera pas à prévoir les lieux du débarquement du 6 juin.

À DROITE : Le mur de l'Atlantique d'Hitler était redoutable. Jamais une force armée n'avait rencontré de telles défenses — et il n'était que partiellement achevé. Ces photos (agrandissements d'un film de propagande allemand en 16 mm) donnent une idée des fortifications en acier et en béton lourdement armées ceignant la côte. Tranchées de communication, mitrailleuses, mortiers et champs de mines s'ajoutaient aux blockhaus, et les plages étaient jonchées d'obstacles anti-invasion.

cuisine roulante. Parfois, il mettait la gêne de Lang à son comble en lui disant :

— Si vous voulez faire ajouter une côtelette ou deux pour vous, ne vous gênez pas.

Le malheureux Lang ne savait jamais très bien ce qu'il convenait de demander aux cuisines. Ce matin, en plus d'un thermos de bouillon, il avait fait préparer des sandwiches. De toute façon, il était certain que Rommel ne penserait pas à déjeuner.

Lang quitta le bureau et suivit le long couloir lambrissé de chêne. De part et d'autre, derrière les portes fermées, il percevait le murmure des conversations et le cliquetis des machines à écrire. Le quartier général du groupe d'armées B bourdonnait d'activité. Lang se deman-

daît souvent comment le duc et la duchesse qui occupaient les appartements du premier pouvaient dormir avec tout ce bruit.

À l'extrémité du corridor, Lang s'arrêta devant une porte massive. Il frappa doucement, tourna la poignée et entra. Rommel ne

leva pas les yeux. Il était tellement absorbé par les papiers étalés devant lui qu'il ne parut pas s'apercevoir de la présence de son aide de camp. Lang se garda de l'interrompre. Il attendit.

Rommel dressa enfin la tête.

— Bonjour, Lang.

— Bonjour, monsieur le maréchal. Le rapport.

Lang posa les papiers sur le bureau et sortit pour attendre Rommel dans le couloir. Le feld-maréchal paraissait fort occupé ce matin. Lang, qui connaissait les brusques changements d'avis et les impulsions de son chef, se demanda s'ils partiraient bien dans la matinée.

Rommel n'avait pas la moindre intention d'annuler son voyage. Bien qu'il n'eût pas pris de rendez-vous fixe, il espérait voir Hitler. Tous les maréchaux avaient accès auprès du Führer et Rommel avait téléphoné à son vieil ami le général Rudolf Schmundt, aide de camp d'Hitler, pour lui demander un rendez-vous. Schmundt pensait que l'entrevue pourrait avoir lieu entre le 6 et le 9. Fait caractéristique, personne en dehors de son état-major personnel ne savait qu'il comptait rencontrer Hitler. Au quartier général de von Rundstedt, on avait simplement noté que Rommel passerait quelques jours de permission chez lui.

Rommel était désormais persuadé qu'il pouvait quitter son quartier général sans inconvénient. Le mois de mai était passé — et le temps avait été particulièrement favorable à une offensive alliée —, aussi pensait-il que le débarquement n'aurait pas lieu avant plusieurs semaines. Il en était à ce point certain qu'il avait même fixé une date pour achever le programme de mise en défense. Sur son bureau, il y avait un ordre à l'intention des 7^e et 15^e armées : « Il importe que tout soit mis en œuvre pour achever l'édification des obstacles afin qu'un débarquement à marée basse ne soit possible qu'au prix de lourdes pertes pour l'ennemi... activer les travaux... le rapport d'achèvement devra me parvenir à la date du 20 juin. »

Comme Hitler et le haut commandement allemand, il estimait que le débarquement se produirait en même temps que l'offensive d'été de l'Armée rouge, ou immédiatement après. Cette offensive russe, ils le savaient, ne pourrait être lancée avant le dégel en Pologne, c'est-à-dire pas avant la fin de juin.

Dans l'ouest, le temps était mauvais depuis plusieurs jours et menaçait d'empirer. Le bulletin de 5 heures, préparé par le colonel-professeur Walter Stöbe, chef de la section météo de la Luftwaffe à Paris, prédisait un plafond bas, des vents forts et de la pluie. En ce moment même, des rafales balayaient la Manche à cinquante kilomètres à l'heure. Rommel doutait fort que les Alliés osassent lancer une offensive au cours des jours suivants.

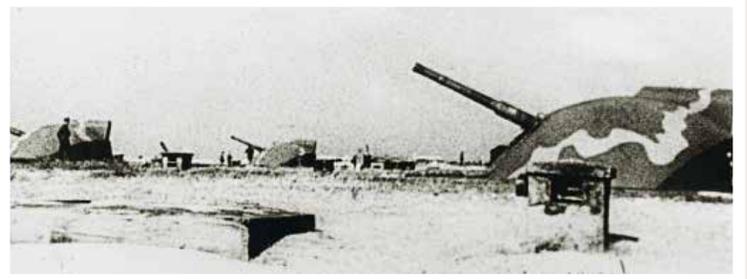
À La Roche-Guyon aussi, le temps avait changé pendant la nuit. En face du bureau de Rommel, de hautes portes-fenêtres ouvraient sur une roseraie. Il ne restait pas grand-chose des roses, ce matin-là. Les allées étaient jonchées de pétales, de fleurs meurtries et de branches. Peu avant l'aube, un bref orage d'été, venu de la Manche, avait balayé les côtes françaises avant de se ruer vers l'intérieur.

Rommel ouvrit la porte de son bureau.

— Bonjour, Lang, dit-il comme s'il n'avait pas encore vu son adjoint. Nous sommes prêts à partir?

Ensemble, les deux hommes allèrent déjeuner.

Dans le village de La Roche-Guyon, la cloche de Saint-Samson sonna l'angélus. Le vent éparpillait les sonorités du bronze. Il était 6 heures du matin.



4



UNE CERTAINE AMITIÉ existait entre Rommel et Lang et leurs rapports négligeaient tout protocole. Ils vivaient ensemble depuis de longs mois. Lang avait rejoint Rommel en février et il ne s'était presque pas passé de journée sans inspection. Ils prenaient en général la route vers quatre heures et demie du matin, et roulaient à tombeau ouvert jusqu'aux plus lointains postes contrôlés par Rommel : la Hollande ou la Belgique, le lendemain la Normandie ou la Bretagne. Le feld-maréchal, obstiné, ne laissait pas perdre une minute.

— Je n'ai qu'un ennemi, disait-il à Lang, et c'est le Temps.

Pour vaincre le Temps, Rommel n'épargnait personne, ni lui ni ses hommes. Et cela durait depuis le jour où il avait été envoyé en France, en novembre 1943.

Cet automne-là, von Rundstedt, responsable de la défense de l'Europe occidentale, avait demandé des renforts à Hitler. Au lieu de troupes, on lui octroya l'audacieux, l'ambitieux Rommel à la tête dure. Le commandant en chef du front de l'Ouest, aristocrate de 68 ans, fut profondément humilié de voir arriver Rommel avec un *Gummibefehl*, ou « ordre élastique », lui enjoignant d'inspecter les fortifications côtières — le célèbre mur de l'Atlantique — et de faire son rapport directement à l'OKW, quartier général du Führer. Von Rundstedt fut si mortifié et si déçu par l'arrivée du jeune Rommel — il l'appelait *Marschall Bubi* (Maréchal Gosse) — qu'il demanda au feld-maréchal Wilhelm Keitel, chef de l'OKW, s'il devait considérer Rommel comme son successeur. Keitel lui fit répondre « de ne pas tirer de conclusions erronées », et que « malgré toutes ses hautes capacités, Rommel n'était pas de taille à assumer pareille tâche ».

Peu après son arrivée, Rommel procéda à une inspection éclair du mur de l'Atlantique, et ce qu'il vit l'épouvanta. En

« La guerre sera gagnée ou perdue sur ces plages.

Nous n'avons qu'une seule chance de repousser l'ennemi, et c'est quand il sera dans l'eau...

les premières vingt-quatre heures de l'invasion seront décisives... pour les Alliés, comme pour l'Allemagne, ce sera le plus long jour. »

MARÉCHAL ERWIN ROMMEL

COMMANDANT EN CHEF DU GROUPE D'ARMÉES B

de rares points seulement, les fortifications de béton et d'acier étaient achevées, c'est-à-dire dans les principaux ports et estuaires, et en face des détroits, depuis le nord du Havre, à peu près, jusqu'à la Hollande. Ailleurs, tout restait à faire. Dans certains endroits, les travaux n'étaient même pas commencés. Cependant, tel qu'il était, le mur de l'Atlantique représentait une barrière formidable. Des canons énormes le hérissaient. Mais il n'y en avait pas assez, au gré de Rommel. Rien de tout cela ne lui paraissait suffisant pour arrêter le formidable assaut auquel Rommel — qui n'oubliait pas la cuisante défaite que lui avait infligée Montgomery en Afrique du Nord l'année précédente — s'attendait avec certitude. Sous son œil critique, le mur de l'Atlantique prenait l'aspect d'une fortification de théâtre. Il le dénonçait comme une fantaisie sortie de l'imagination brumeuse d'Hitler.

Deux ans plus tôt, ce mur n'existait pour ainsi dire pas.

Jusqu'en 1942, le Führer et ses arrogants nazis furent tellement certains de la victoire qu'ils n'éprouvèrent pas le besoin d'élever des fortifications. Les étendards à croix gammées flottaient partout. L'Autriche et la Tchécoslovaquie avaient été annexées avant que la guerre ne commençât. La Russie et l'Allemagne s'étaient partagé la Pologne dès 1939. La guerre n'avait pas un an que les pays de l'Europe occidentale tombaient à tour de rôle, comme des pommes trop mûres. Le Danemark fut envahi en une journée. La Norvège, sapée par l'intérieur, dura plus longtemps : six semaines. Puis, en mai et juin, sans avertissement d'aucune sorte, en vingt-sept jours exactement, les troupes d'Hitler envahirent la



Hollande, la Belgique, le Luxembourg, la France et, sous les yeux incrédules du monde entier, jetèrent les Anglais à la mer, à Dunkerque. Après l'écrasement de la France, l'Angleterre restait seule. Qu'aurait fait Hitler d'un « mur » ?

Hitler n'envahit pas l'Angleterre. Ses généraux l'y poussaient, il préféra attendre, certain que les Britanniques demanderaient la paix à genoux. Le temps passa, et la situation changea rapidement. Avec l'aide américaine, la Grande-Bretagne commença de se relever, lentement mais sûrement. Hitler, profondément compromis sur le front russe — il avait attaqué l'Union soviétique en juin 1941 —, finit par comprendre que les côtes de France n'étaient plus un tremplin pour une offensive mais, désormais, un point faible, une faille dans sa cuirasse. Dès l'automne de 1941, le Führer proposa à ses généraux de faire de l'Europe une « forteresse inexpugnable ». Et en décembre, quand les États-Unis entrèrent en guerre, Hitler délira et hurla à la face du monde : « Une ceinture de bastions et de fortifications gigantesques couvre les côtes depuis Kirkenes (à la frontière finno-norvégienne) jusqu'aux Pyrénées... J'ai pris la décision inébranlable de rendre ce front impénétrable à tout ennemi ! »

Fanfaronnade démentielle, presque risible. Sans même tenir compte des échantures, ce front, qui partait des glaces de l'Arctique pour aboutir aux côtes d'Espagne, s'étirait sur près de quatre mille cinq cents kilomètres.

Même à l'endroit le plus étroit de la Manche, en face de l'Angleterre, les fortifications étaient inexistantes. Mais son idée de forteresse obsédait désormais Hitler. Le général Franz Halder, alors chef du haut état-major allemand, ne devait jamais oublier la première fois qu'Hitler lui fit part de son projet insensé. Halder, qui ne pardonnait pas au Führer d'avoir refusé d'envahir l'Angleterre, se montra extrêmement réticent. Il avança l'opinion que ces fortifications, « si elles étaient jamais nécessaires », devaient être édifiées « en retrait de la côte, hors d'atteinte des canons de marine à longue portée », sinon les troupes y seraient écrasées. Hitler se rua à travers la pièce, vers une table sur laquelle était dépliée une grande carte, et, pendant cinq minutes, s'abandonna à une colère incroyable. Frappant des poings sur la carte, il glapit :



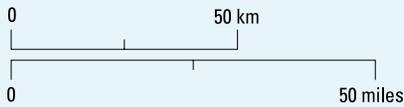
— Les bombes et les obus tomberont là, et là... et encore là, devant le mur, derrière, dessus... Mais les troupes seront parfaitement à l'abri à l'intérieur ! Ensuite, elles sortiront pour se battre !

Halder ne répondit pas, mais il savait, comme tous les autres officiers généraux du haut commandement, qu'en dépit des victoires envahissantes du Reich, le Führer craignait déjà un second front — un débarquement.

Malgré tout, on travailla sans ardeur à ces fortifications. En 1942, quand la fortune de la guerre commença à tourner, des commandos britanniques donnèrent l'assaut à la fameuse forteresse « inexpugnable » de l'Europe. Ce fut ensuite le raid de Dieppe, au cours duquel plus de cinq mille Canadiens héroïques mirent le pied sur la terre de France, lever de rideau sanglant du débarquement. Les Alliés apprirent ainsi jusqu'à quel point les Allemands avaient fortifié les ports. Les pertes canadiennes s'élevèrent à neuf cents morts, et près de trois mille blessés. Le raid fut désastreux mais Hitler eut du mal à s'en remettre. Il tonna devant ses généraux et glapit que le mur de l'Atlantique devait être construit à toute vitesse. Il fallait « fanatiser » la construction.

Elle le fut. Des milliers de travailleurs requis s'activèrent jour et nuit. Des millions de tonnes de béton furent coulées, tant et si bien

Ci-dessus : Bunker du mur de l'Atlantique construit par l'Organisation Todt (OT), bataillon de génie civil et militaire fondé en 1938. À la veille du jour J, les bombardements alliés avaient contraint 18 000 ouvriers de l'OT à se retirer des chantiers du mur. À gauche : Rommel inspecte les défenses le long de la côte française en février 1944. À droite (presque hors cadre) se trouve le général Alfred Gause, son chef d'état-major jusqu'en mars 1944. Le capitaine Helmuth Lang, aide de camp de Rommel, se trouve derrière l'officier non identifié pointant quelque chose du doigt.



DOCUMENT 10, pages 142-143
Col. Benjamin Vandervoort, U.S. 505^e rég. de Parachutes

DOCUMENT 5, pages 68-69
Capt. John F. Dulligan, U.S. 1^{re} Div. Inf.

Anglais

U.S.A. 4^e Div. Inf.

U.S.A. 1^{re} Div. Inf.

4^e DIVISION D'INFANTRIE U.S.

Poole

Weymouth

Plymouth

Brixham

Dartmouth

Falmouth

101^e troupes aéroportées
américaines

82^e troupes aéroportées
américaines

Cherbourg

OCÉAN
ATLANTIQUE

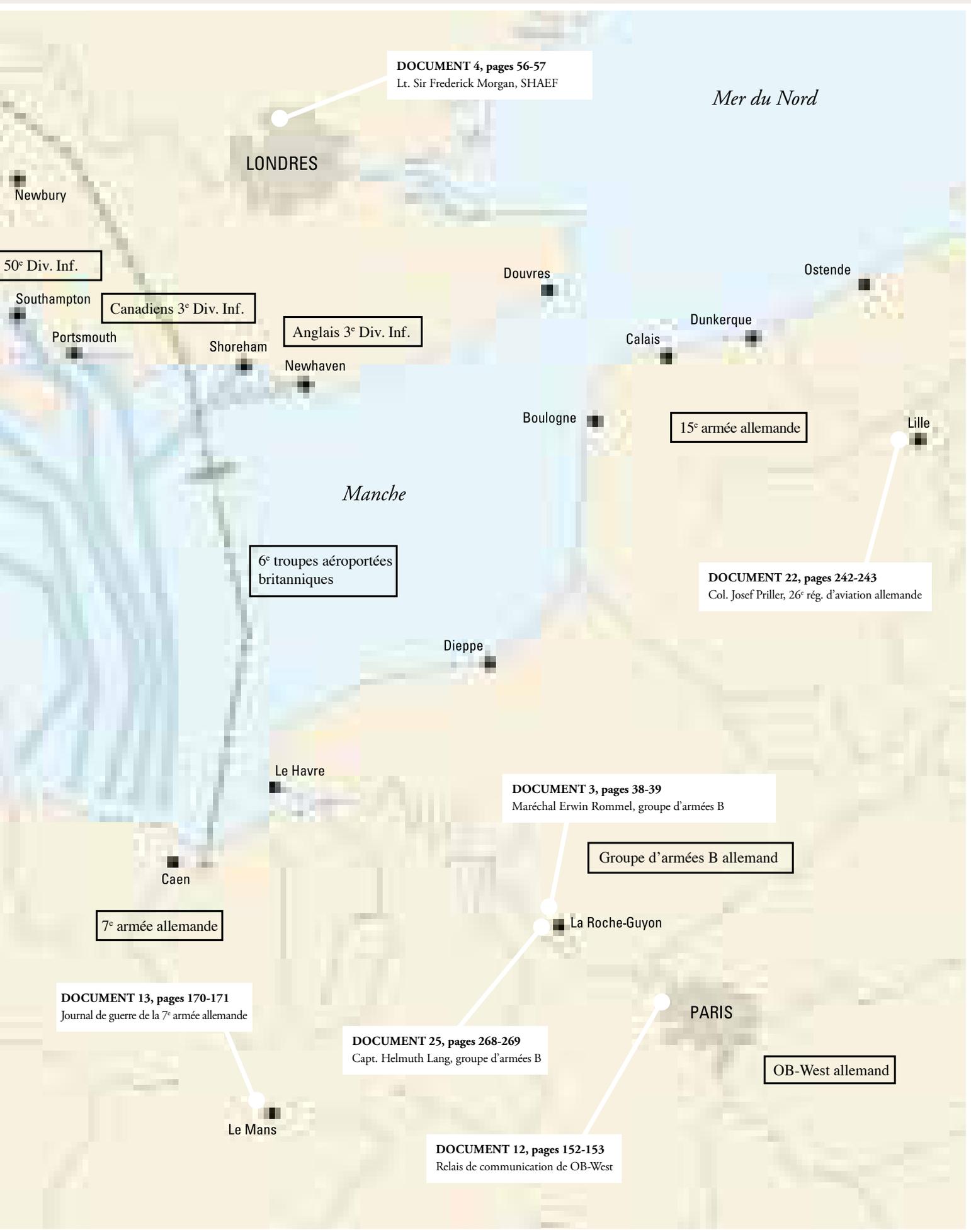
Îles Anglo-Normandes

Sainte-Mère-Église

Brest

FORCES DE DÉBARQUEMENT ALLIÉES
ET GROUPES D'ARMÉES ALLEMANDS

6 JUIN 1944



DOCUMENT 4, pages 56-57
Lt. Sir Frederick Morgan, SHAEF

Mer du Nord

LONDRES

Newbury

50° Div. Inf.

Southampton

Canadiens 3° Div. Inf.

Portsmouth

Shoreham

Anglais 3° Div. Inf.

Newhaven

Douvres

Ostende

Dunkerque

Calais

Boulogne

15° armée allemande

Lille

Manche

6° troupes aéroportées
britanniques

DOCUMENT 22, pages 242-243
Col. Josef Priller, 26° rég. d'aviation allemande

Dieppe

DOCUMENT 3, pages 38-39
Maréchal Erwin Rommel, groupe d'armées B

Groupe d'armées B allemand

Le Havre

Caen

7° armée allemande

DOCUMENT 13, pages 170-171
Journal de guerre de la 7° armée allemande

La Roche-Guyon

PARIS

DOCUMENT 25, pages 268-269
Capt. Helmuth Lang, groupe d'armées B

OB-West allemand

Le Mans

DOCUMENT 12, pages 152-153
Relais de communication de OB-West



CI-DESSUS : Parachutiste chargé montant dans son avion. En moyenne, ces hommes portaient 38 kilos de matériel en sautant. Des équipements encombrants, tels que radios ou armes, furent largués dans des conteneurs séparés.

Deuxième partie

La nuit



Le clair de lune inondait la chambre

Chapitre premier

MME ANGÈLE LEVRAULT, une institutrice de 60 ans, de Sainte-Mère-Église, ouvrit lentement les yeux. En face de son lit, des traînées lumineuses rouges et blanches glissaient en silence. Mme Levrault s'assit sur son lit et regarda fixement. Les feux clignotants avaient l'air de couler le long du mur.

Mieux réveillée, la vieille dame comprit qu'elle regardait des reflets renvoyés par la grande glace de son armoire. Au même instant, elle entendit au loin le sourd vrombissement des avions, des explosions étouffées et les éclatements secs des obus de la DCA. Elle se précipita à la fenêtre.

Au loin, vers la côte, étrangement suspendues dans le ciel comme des ballons, elle vit des fusées éclairantes. Les nuages étaient bordés de rouge. Dans le lointain, on pouvait voir des jaillissements de feu rose vif, et les traînées orange, vert et jaune des balles traceuses. Mme Levrault se dit que Cherbourg, distant de trente-cinq kilomètres, était encore bombardé et elle se félicita de vivre dans le petit village tranquille de Sainte-Mère-Église.

L'institutrice mit des chaussures et une robe de chambre, traversa la cuisine et sortit dans le jardin, pour se rendre aux « commodités ». Le jardin était tout à fait paisible. Le clair de lune et les fusées éclairantes l'illuminaient comme en plein jour. Les champs avoisinants, bordés de haies vives, s'étendaient, calmes et tranquilles, barrés de longues ombres.

Elle avait fait quelques pas dehors quand elle entendit les avions se rapprocher, se diriger tout droit vers son village. Soudain, toutes les batteries de DCA de la région entrèrent en action. Terrifiée, Mme Levrault courut se réfugier sous un arbre. Les avions arrivaient rapidement, volant bas, entourés d'éclatements d'obus. Le bruit devenait assourdissant. Et puis, presque soudainement, le vrombissement des moteurs se tut, le tir cessa et, comme si rien ne s'était passé, tout retomba dans le silence.

Ce fut alors que la vieille dame entendit un murmure étrange, venant du ciel au-dessus d'elle. Elle leva les yeux. Comme un immense nénuphar, flottant dans les nuages et se dirigeant droit vers son jardin, elle vit un parachute, avec quelque chose de volumineux qui se balançait dessous. Pendant une seconde, une ombre recouvrit la lune et le soldat Robert M. Murphy, du 505^e régiment de la 82^e division aéroportée, tomba avec un bruit sourd à vingt mètres d'elle et fit une cabriole dans le jardin. Mme Levrault demeura figée sur place*.

D'un geste vif, le parachutiste de 18 ans sortit un couteau de son brodequin, se débarrassa de son parachute, saisit un grand sac et se redressa. Il vit alors Mme Levrault. La vieille dame écarquil-

lait les yeux et trouvait le jeune parachutiste étrange et effrayant. Il était grand et maigre et le barbouillage de guerre qui maculait son visage accentuait ses pommettes et son nez. Il croulait sous le poids de son équipement et de ses armes. Puis, alors que la vieille dame affolée restait incapable de faire un mouvement, l'étrange apparition mit un doigt sur ses lèvres pour lui intimer le silence et disparut. Alors, Mme Levrault retrouva l'usage de ses membres. Retroussant sa longue chemise de nuit, elle se rua comme une folle dans sa maison. Elle venait de voir un des premiers Américains poser le pied en Normandie. Il était 0 h 15, le mardi 6 juin 1944. Le jour J venait de commencer.

À travers toute la région, les éclaireurs avaient sauté, certains d'une altitude de cent mètres à peine. La mission de cette avant-garde, petit groupe de volontaires courageux, consistait à baliser les « zones d'atterrissage » sur une surface de quatre-vingts kilomètres carrés dans la presqu'île du Cotentin, en arrière de la plage d'Utah, pour les 82^e et 101^e divisions aéroportées. Ils s'étaient entraînés dans un camp spécial sous la direction du général James M. Gavin.

— Quand vous sauterez en Normandie, leur avait dit celui-ci, vous n'aurez qu'un ami : le bon Dieu.

Ils avaient l'ordre d'éviter les ennuis à tout prix. Le succès de leur mission dépendait de leur rapidité et de leur silence.

Mais, dès le début, les éclaireurs furent submergés par les « ennuis ». Ils plongèrent en plein chaos. Les Dakotas se présentèrent avec une vitesse telle que les Allemands les prirent d'abord pour des chasseurs. Surprises par la soudaineté de l'attaque, les batteries de DCA ouvrirent le feu au petit bonheur, emplissant le ciel de balles traceuses et d'éclats d'obus. Tout en tombant lentement, le sergent Charles Asay, de la 101^e, contemplait avec beaucoup de détachement « les gracieux arcs multicolores des balles qui montaient de la terre ». Cela lui rappelait les feux d'artifice du 4 juillet. Il trouva le spectacle « vraiment très joli ».

* En qualité de correspondant de guerre, j'ai interviewé Mme Levrault en juin 1944. Elle ignorait tout de l'homme et de son unité, mais elle me montra trois chargeurs de mitraillettes, encore dans leurs étuis, que le parachutiste avait laissés tomber. En 1958, quand je commençai ce livre et interrogeai tous les participants du jour J que je pouvais retrouver, il me fut possible de joindre seulement une douzaine des premiers éclaireurs américains. L'un d'eux, M. Murphy, à présent éminent avocat de Boston, m'a dit qu'« après avoir touché terre... j'ai pris mon couteau de tranchée dans ma botte et me suis libéré de mon harnais. Sans m'en rendre compte, j'ai aussi coupé les cordons d'une musette contenant trois cents cartouches ». Son récit corroborait donc celui que m'avait fait Mme Levrault, quatorze ans plus tôt.



Juste au moment où le soldat Delbert Jones allait sauter, son appareil fut touché de plein fouet. L'obus s'écrasa sans faire de grands dégâts, mais il manqua Jones de peu. Et quand le soldat Adrian Doss tomba, lourdement chargé de plus de cinquante kilos de matériel, il fut horrifié de se voir entouré de balles traceuses. Elles se croisaient au-dessus de sa tête et il sentit les secousses de son parachute, quand les balles déchirèrent la soie. Tout un chapelet traversa l'équipement pendant devant lui. Par miracle, il ne fut pas touché, mais sa mulette reçut un trou énorme « par lequel tout a pu foutre le camp ».

L'intensité du barrage de DCA fut telle que plusieurs appareils manœuvrèrent pour se dérober. Trente-huit seulement, des cent vingt éclaireurs, atterrirent aux bons endroits. Les autres se trouvèrent dispersés sur des kilomètres. Ils aboutirent dans des champs, des jardins, des ruisseaux, des marais. Ils s'écrasèrent dans des arbres, dans des haies vives, et sur des toits. La plupart de ces hommes étaient des vétérans, mais

n'en furent pas moins désorientés quand ils essayèrent de se reconnaître. Les champs étaient plus petits, les haies plus hautes, les chemins creux plus étroits que ceux qu'ils étudiaient depuis des mois sur maquettes. Pendant ces premières minutes, les hommes agirent bizarrement et parfois dangereusement. Le soldat de première classe Frederick Wilhelm était tellement ahuri quand il toucha terre que, oubliant qu'il se trouvait derrière les lignes ennemies, il appuya sur le bouton d'une des grosses balises lumineuses qu'il portait pour voir si elle marchait encore. Elle marchait. Le champ s'illumina soudain ; Wilhelm eut aussi peur que si l'ennemi avait ouvert le feu sur lui. Le capitaine Frank Lillyman, chef des équipes de la 101^e, faillit bien révéler sa position. Il

CI-DESSUS : Cette photo, la seule connue, montre un groupe de la 82^e d'éclaireurs aéroportés avant leur départ pour la Normandie. Ils furent parmi les premiers Américains à atterrir en France. Combien ont survécu à la guerre et combien sont encore en vie ? Je n'ai pu en trouver que deux. L'un d'eux, le soldat Robert M. Murphy, qui atterrit dans le jardin de Mme Levraut, est le troisième homme debout en partant de droite, portant une casquette.





À GAUCHE : Les commandants d'un groupe d'éclaireurs de la 6^e division aéroportée britannique synchronisent leurs montres avant le décollage. Leur tâche – baliser les zones d'atterrissage pour les parachutistes suivants – exige une coordination parfaite.